DU MÊME AUTEUR (chez SARAHMED Éditions)

1 *Au cœur de ma mémoire (Chronique biographique)*
2 *Mon internat*
3 *Espoir d'un retour*
4 *Là où le vent se calme*
5 *Le retour*

PRÉLUDE

Le Murmure sous la Peau

Il y a, dans chaque silence, un mot oublié. Un mot qui respire en nous sans qu'on le comprenne.

Je m'appelle Mokrane, né à Alger d'une famille venue des montagnes de Kabylie.

Mon père parlait kabyle avec ma mère, mais entre eux, c'était souvent le silence qui faisait le lien. Moi, je suis né dans le bruit : les klaxons, les ruelles, la rumeur du port, les cris des vendeurs d'El-Harrach et les chansons des cafés.

Je parle derdja, la langue du bitume et des toits en tôle, cette langue qui mêle les siècles, les blessures et les rires.

Le kabyle, je le comprends sans le parler. Il m'échappe comme un rêve au réveil.

Parfois, quand ma mère priait doucement en kabyle/tamazight, je sentais dans sa voix quelque chose de plus ancien que la foi : un battement enfoui, un écho d'avant les mots.

Mais quand je lui parle en derdja, elle hoche la tête, me sourit et répond joyeusement : « Continue comme ça, je vais te répondre en français, tu verras qui perdra le match des langues. »

Alors je restais là, immobile, à écouter ce rythme sourd qui vibrait dans ma poitrine.

Je ne savais pas encore que ce fût l'appel des racines.

Avec les années, la ville m'a avalé.

J'ai grandi au rythme de ses colères et de ses poussières.

J'ai étudié, travaillé, aimé, détesté — mais toujours, quelque part, j'ai senti un vide, comme une pièce manquante dans le puzzle de ma vie.

Ce vide parlait dans mes rêves, dans les reflets de la mer, dans le regard des vieux vendeurs de pain. Il disait : « Tu ne sais pas encore d'où tu viens. »

Alors un jour, j'ai cessé de lutter contre cette voix. J'ai su que je devais partir, non pas loin, mais vers l'intérieur.

Vers la terre d'où venaient mes parents, vers Tigrine, ce nom que ma mère prononçait toujours avec un sourire mélancolique, comme si elle y laissait un morceau de son âme.

Je ne savais pas ce que j'allais y trouver.

Mais je savais que, là-bas, quelque chose m'attendait

— peut-être un secret, peut-être une vérité, peut-être simplement le son premier de mon nom

PROLOGUE

Le Voyage vers les Origines

Alger, août.

La ville haletait, lourde et bruyante, comme un corps malade incapable de trouver le sommeil. Les klaxons se mêlaient aux cris des marchands, qui heurtaient ceux des chauffeurs, tandis que le vent ramenait de la baie un parfum de gasoil mêlé au sel de la mer.

Je marchais vite, le regard fixé sur le trottoir, évitant les flaques et les bousculades, comme si la ville elle-même voulait m'engloutir avant que je n'échappe à son vacarme.

Je suis né ici, entre ciment et poussière, dans ce labyrinthe de ruelles où les mots se mélangent. Chez nous, on parlait la Derdja — ce parler d'Alger, piqué du turc, de l'espagnol, du français, de l'arabe, du kabyle et de la voix de la rue, établi depuis le VIIe-VIIIe siècle. C'était ma langue maternelle, et pourtant, quelque chose sonnait toujours faux dans ma bouche, comme une chanson mal apprise.

Je comprenais le kabyle de mes parents, oui. Mais je ne le parlais pas. Chaque fois que ma mère l'utilisait pour parler à sa sœur au téléphone, les mots coulaient comme un ruisseau secret auquel je n'avais pas accès. Je n'étais ni vraiment d'ici ni vraiment de là-bas. Peut-être est-ce se manque qui m'a poussé à partir.

Ces derniers mois, j'étais vidé. Les rues, les gens, le travail — tout sonnait creux. Je vivais dans un petit appartement

à Kouba, perché entre deux collines, avec vue sur un bout de mer grisâtre.

Le matin, je prenais ma voiture parmi des visages fermés pour rejoindre la rédaction. Le soir, je rentrais, assourdi par le bruit, et j'allumais la télévision sans la regarder. Chaque jour, quelque chose en moi s'éteignait un peu plus.

Et chaque nuit, un rêve revenait : des montagnes, des pierres anciennes, une voix qui murmurait dans une langue que je ne connaissais pas, mais que je sentais mienne. Une voix qui disait simplement : *« Reviens. »*

Un dimanche, je n'en ai plus eu la force. J'ai fermé mon ordinateur, pris un sac à dos et je suis sorti en prévenant juste mon père. Quelques vêtements, un carnet, un vieux livre de Mouloud Mammeri trouvé dans la bibliothèque que j'avais pris à mon père, la photo jaunie de mes grands-parents devant un figuier en Kabylie, et les clés de la maison du village.

Je ne savais pas vraiment où j'allais. Mais je savais d'où je venais : Tigrine, dans la région d'Ighil Ali, wilaya de Béjaïa. Un nom que j'avais entendu mille fois, en y étant allé, deux ou trois fois, enfant. Je m'en voulais de ne pas y être retourné adulte.

La route s'ouvrit devant moi, sinueuse, vibrante, à la fois familière et étrangère. À mesure que je quittais Alger, les immeubles se faisaient rares, les collines plus vertes. Les oliviers, immobiles sous le soleil, semblaient veiller sur moi. Je roulais les vitres ouvertes, laissant le vent chaud me frapper le visage. Il sentait la poussière, la résine, la

liberté. Par moments, du côté de Boudouaou, la mer réapparaissait entre deux montagnes, bleue et immense, comme un souvenir d'enfance.

À Bouira, je m'arrêtai pour un café noir, les yeux perdus dans les cimes du Djurdjura. Pour la première fois, je voyais ces montagnes autrement que sur des photos. Elles semblaient respirer, vivantes, antiques, presque humaines. Une émotion étrange me traversa : comme si elles m'observaient, comme si elles savaient que j'étais un enfant perdu venu chercher ce qu'il avait oublié.

Je repris la route pendant deux heures. Le ciel s'ouvrait. Et bientôt, un petit panneau apparut : **«** Ighil Ali – Tigrine : 3 km ».

Mon cœur se serra.

Le village était accroché à la montagne, baigné d'une lumière d'or. Les maisons de pierre, coiffées de tuiles rouges, semblaient s'être construites autour du vent et du silence. Des enfants jouaient près d'une fontaine, des femmes revenaient des champs avec des fagots sur la tête, et des hommes, assis devant une boutique ou un estaminet, me saluaient d'un geste lent.

Je ralentis, intimidé.

La maison de mes grands-parents se tenait à l'écart du village, au bord d'un sentier bordé d'amandiers, selon les indications de mes parents.

Un peu plus au nord se trouvait la maison de mes cousins, Zahra et Arab.

La porte bleue, écaillée, résistait encore au temps. Le

figuier tordu portait quelques fruits violets. Je restai longtemps à contempler, le sac sur l'épaule, à écouter le village, à imaginer mes aïeux au milieu de ces habitants : l'eau qui coulait, les pas, les voix lointaines, un chien qui aboyait.

Puis j'entrai.

Le silence me frappa. Épais, habité.

Les murs transpiraient la mémoire : tapis anciens, cadres jaunis, poteries, ustensiles suspendus, grandes jarres d'argile. Une lampe à huile dormait sur une étagère, couverte de poussière. Je passai la main sur la table, sur la pierre froide du mur.

— Je suis revenu, murmurai-je.

La nuit tomba vite. Je préparai un lit de fortune sous la fenêtre ouverte lorsqu'on frappa. Zahra et Arab étaient là.

— Azul. Tu dois être Mokrane. Ta mère nous parle souvent de toi. Bienvenue au bled. Zahra me tendit un plat couvert.

— Tu ne vas pas dormir sans dîner.

Ils refusèrent d'entrer, promettant de revenir le lendemain matin. Je mangeais lentement. Finalement, j'avais faim. Je m'allongeai, le vent s'engouffrait, portant les parfums de figues mûres, de terre humide et de bois sec. Je m'endormis en écoutant le souffle de la montagne.

Le lendemain, le soleil entra, doux et clair.

Je sortis marcher.

Les ruelles pavées, étroites, bordées de murets et de maisons aux portes de bois, semblaient m'attendre.

Les anciens me regardaient passer sans un mot. Mais dans leurs yeux, il y avait une reconnaissance silencieuse, comme si j'étais attendu depuis longtemps.

Je suivis le bruit de la fontaine jusqu'à la petite place.

Assis sur une pierre, un vieil homme regardait l'eau couler, immobile comme un arbre.

Da Lmulud. Je devinais le personnage et connaissais son nom.

— Tu es le petit-fils de Rebiha, dit-il avant même que je parle.

— Tu viens d'Alger, le bouillonnement ! Là-bas, on oublie facilement. Ici, on se souvient.

Il désigna la montagne.

— Tes ancêtres ont marché sur ces chemins avant toi. Ils ont aimé, souffert, combattu. Leurs histoires n'ont pas disparu. Elles attendent.

Je fronçai les sourcils.

— Attendent quoi ?

— D'être racontées, répondit-il simplement. Pas dans les livres. Pas dans les discours. Dans la mémoire de ceux qui reviennent.

Il resta un moment silencieux, puis ajouta :

— Si tu veux, viens me voir chaque matin. Nous parlerons. Je te dirai ce que je sais. Ce que j'ai entendu des anciens. Ce que la terre conserve.

Pas un mot de plus. Rien sur mes rêves d'Alger. Rien sur la nuit.